

Voyage au bout de l'enfer

Après les émouvantes mémoires de Mohamed Raïs, publiées en feuilleton dans Al Attihad Al Mchiraki, il y a plus d'un an, qui, pour la première fois, avaient plongé le lecteur marocain, durant tout le mois de Ramadan, dans l'enfer carcéral de Tazmamart, voici un autre témoignage signé par un autre des 23 survivants de 18 années du même mouvoir, Ahmed Marzouki.

Originaire du petit village de Ghafsai dans le Rif, lauréat de l'Académie militaire de Meknès en 1969, et promu jusque-là à une belle carrière militaire en tant qu'officier des FAR, Ahmed Marzouki n'aurait jamais imaginé que sa vie pourrait basculer au point de se retrouver trois ans plus tard impliqué, sans le savoir, dans un coup d'Etat et enfermé vivant dans une tombe pendant 18 ans.

C'est de ce calvaire dont il s'agit dans ce livre douloureux au-delà de l'indicible et dont la sobriété du titre en dit long: "Tazmamart, cellule 10".

Le hasard fait bien les choses dit-on, il peut être également à l'origine des pires malheurs. C'est lui en tout cas qui a fait que Marzouki, ainsi que l'ensemble des fantassins de sa promotion se retrouvent à Harmoumou, la tristement célèbre école militaire d'où tout est parti et où trônait en maître absolu celui par qui tout a commencé, le lieutenant-colonel Ababou: Pour comprendre comment vingt-huit officiers de l'armée de terre se sont retrouvés le 10 juillet 1971 dans les jardins du palais de Skhirat aux côtés du lieutenant-colonel M'hamed Ababou qui tentait de renverser la Monarchie, il faut revenir sur la personnalité exceptionnelle de ce Rifain âgé alors de 36 ans...", écrit Marzouki à l'ouverture du livre. "Brillant", doté d'une "force de travail" hors norme, Ababou était également d'un "caractère difficile; ses nerfs, véritable poudrière, craquait à la moindre faute de ses subordonnés" "S'il donnait un ordre, c'était pour le voir exécuté à la lettre. Point"

C'est cet homme qui, un jour de juillet donna l'ordre à ses subordonnés, sous couvert de combat contre "des éléments subversifs", d'attaquer le palais de Skhirat. On connaît la suite et notamment le carnage qui en a résulté que Marzouki rappelle avec forces détails non sans réitérer avec la même force qu'il était, comme l'ensemble des troupes, dans l'ignorance totale d'un quelconque coup d'Etat. "Ababou était donné dans les hautes sphères comme l'exemple de l'officier compétent, fidèle et loyal"; " Si, à cette époque, l'Histoire récente du Maroc avait connu ne serait-ce qu'une esquisse de coup d'Etat militaire, nul doute que le dernier des idiots parmi nous aurait compris très vite" .

Le tribunal ne l'entendra pas de cet oreille. Dans le climat de tension, la justice se fait aveugle. La descente aux enfers ne fait que commencer. Il durera 18 ans dans les conditions les plus inimaginables et dans le plus horrible des bagnes qui soit, Tazmamart : "La lourde porte de fer refermée, l'angoisse que nous avons ressentie dans l'obscurité et l'isolement de nos cellules fut immense. Minutes atroces durant lesquelles la plupart d'entre nous furent pris de panique ou envahis par un désespoir incommensurable que rien ne pouvait atténuer. Les uns avaient l'impression d'avoir été précipités au fond d'un gouffre, tandis que les autres trouvaient à leur cachot une étrange ressemblance avec la tristement célèbre "habs-kara", une prison construite à Meknès par Moulay Ismaïl, où ceux qui y entraient n'avaient aucun

espoir d'en sortir. D'autres enfin, et cela revenait au même, crurent qu'on venait de les enterrer vivants"

Le mobilier de la cellule se réduit à sa plus simple expression : deux couvertures miteuses, un broc de cinq litres d'eau, une assiette et une carafe. Pas de lit, pas de vêtements de rechange, rien. L'histoire désormais s'arrête là, 18 ans durant dans l'isolement individuel et l'obscurité. Une autre commence, celle du calvaire et de la déchéance humaine et de la putréfaction au quotidien. Celle aussi du combat pour la survie. Physique d'abord, contre l'agression du climat extrême du désert, puis contre les saletés qui s'accumulent au fil des jours puis des ans et qui appelle la prolifération des bestioles de tout genre: cafards, punaises, scorpions et autres serpents. Psychologique ensuite, contre le désespoir et l'oppression de l'univers sordide ambiant, contre les tentations d'en finir par le suicide ou la folie.

Marzouki trouve les mots pour dire l'indicible. Ses descriptions tout au long du livre sont autant de couteaux qui s'enfoncent dans la chair vive et dans l'âme meurtrie et qui n'en peut plus de ses meurtrissures ; qui se retournent sans cesse, sans pitié, à mesure que la blessure se fait béante et douloureuse. On a parfois envie de crier assez, on est tour à tour attristé, choqué, indigné, on est tout le temps en colère, les dents serrées contre le mal total à l'œuvre, dans l'impunité, avec notre consentement et notre connivence.

Tout passe dans le récit de Marzouki. Du petit détail de la vie - ou plutôt de la mort - en cellule au "programme d'activité collectif" quotidien des reclusionnaires, aux rapports avec les gardiens, avec à la carte, les nouvelles de la mort de l'un des suppliciés, que l'on colporte à travers le couloir, et qui reviennent comme un refrain, chaque semaine, chaque mois, chaque année durant la longue nuit du calvaire.

La mort a commencé à frapper dès la première année, en 1974. Ils étaient au nombre de 58 au début, la mort en a fauché 30 tout au long des 18 ans qu'a duré le cauchemar. Des 28 rescapés - miraculés peut-on dire - il n'en restait que quelques lambeaux qui rappelaient vaguement leur appartenance à l'humanité: "Lghalou s'était transformé en un amas pourri de sang, de sueur, d'urine et de saleté. Son corps s'était rétréci d'une manière inimaginable et il ressemblait désormais à un gamin de huit ou neuf an, affublé d'une barbe à moitié blanche qui pendait sur les os apparents de son thorax affreusement amaigri".

Ce genre de passage où il décrit ses amis n'est pas malheureusement rare dans le livre. Pire, il en existe d'autres plus insoutenables encore. C'est toute notre humanité qui, au fil des mots et des situations, se trouve serrée dans un terrible étau; une serpière dégoulinante de saleté que l'on essore jusqu'à la craquelure des fibres. On se dit pourquoi tant de cruauté, tant de sadisme, tant d'acharnement dans le temps et le supplice?

Paradoxalement, on se surprend à lire ce livre comme une prière, comme une délivrance, comme une élévation. Nos pires malheurs personnels, nos souffrances nous paraissent soudain d'une futilité affligeante en comparaison avec ce que ces suppliciés ont enduré tout au long des années.

On ne sait que faire pour fuir le sentiment confus et pesant qui nous assaille et nous oppresse. Mais à notre grande surprise, on se découvre une dimension que l'on a tendance souvent à perdre de vue, emportés que nous sommes dans le tumulte quotidien de la vie, celle de la compréhension, de la compassion et de la tolérance, celle qui fait de nous des hommes et des femmes doués de civilité et de raison. **Abdelaziz Mouride**

